

Une femme muette de Gérard Étienne : un plaidoyer pour la femme noire

Ginette Adamson

Wichita State University, Wichita (Kansas)

Depuis trois décennies la majorité de la production romanesque haïtienne voit le jour à l'extérieur d'Haïti. Jean Jonassaint le signalait déjà en 1986 dans *Le pouvoir des mots, les maux du pouvoir. Des romanciers haïtiens de l'exil*.¹ Parmi les auteurs haïtiens nombreux sont ceux qui habitent et publient au Canada. Il est évident que la diaspora haïtienne occupe une place extrêmement importante dans la métamorphose transculturelle du pays. Elle représente le flux migratoire le plus actif dans le domaine littéraire au Québec. Cela a été démontré par les enquêtes menées en 1986 par Ronald Sutherland,² en 1987 par les analyses de Robert Berrouët-Oriol³ et, en 1988 par celles de Pierre Nepveu.⁴ Pour être plus précis, déjà entre 1965 et 1986, l'apport d'écrivains haïtiens dépasse largement celui des autres écritures migrantes: 97 livres d'auteurs haïtiens, suivis par les Italiens dont la production est de 28 livres, les Iraniens 15 et les autres entre 9 et 1 sur une totalité de 183 volumes. Je renvoie, outre les études déjà citées de Sutherland, Berrouët-Oriol et Nepveu, à l'article plus récent de Berrouët-Oriol et Robert Fournier "L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec," qui en font le point.⁵

Le critique Roger Dorsinville identifie Gérard Étienne comme "premier romancier haïtien-canadien à investir l'espace imaginaire montréalais."⁶ Plus récemment, dans un article de *Théories caraïbes* qu'il consacre à son compatriote,⁷ Joël Des Rosiers parle de lui comme "un homme des marches extrêmes. Un homme en partance. Il aime son pays tout autant qu'il exècre sa laideur. Partout à Montréal, à Moncton, à Genève, à Rio il requiert cette partie des mots, diffuse, dissoute, depuis la cahute de l'enfance [...]. Dans le secret des îles, d'Haïti à Montréal, il ourdit patiemment une oeuvre solitaire, à nulle autre pareille, toute gouvernée par le déchirement" (31-32). La production littéraire de Gérard Étienne s'étend de la poésie, au roman, à l'essai en passant par le journalisme. Il publie au Canada, en Europe, et en Haïti. Puisqu'il prend souvent la parole dans des émissions radiophoniques on peut dire qu'il se fait entendre. Par sa voix, par sa présence physique, par ses prises de positions souvent

controversées l'homme autant que l'artiste s'imposent au monde. Gérard Étienne ne passe pas inaperçu. On parle souvent de l'homme révolté qui dénonce les profiteurs sans pitié faisant de la première république noire un espace de servitude et de cruauté. Des Rosiers déclare qu'il "délave ses mots jusqu'à l'écorchure et les dépouilles du désir de plaire" dans cette "tentative presque alchimique de dissolution et de calcination de la douleur" (31).

Gérard Étienne affirme lui-même que ses livres "sont des cris de révolte."⁸ La révolte est en effet pour lui un devoir: le chant littéraire *Cri pour ne pas crever de honte*⁹ en dit long. Personne ne doute que ce cri lui sort des entrailles. Gérard Étienne demeure hanté par la souffrance et l'abjection qui lui ont été imposées en prison dans son pays où il fut maltraité et battu jusqu'au sang. Il sait de quoi il parle. Il n'est que de lire *Le Nègre crucifié* ou *La pacotille*,¹⁰ entre autres, pour comprendre la profondeur du cri du malmené. L'oeuvre fictive n'existe certes que dans l'imagination de son créateur. Admettons que dans le cas de Gérard Étienne l'imaginaire soit allé se nourrir au fond d'une source de vraie douleur et que le romancier nous conduise, ainsi que le conçoit Joël Des Rosiers, "dans une poétique du malheur" (37).

La révolte de Gérard Étienne ne se limite pas aux abus politiques. L'essayiste se fait aussi bien le dénonciateur de la condition féminine et consacre une partie importante de son oeuvre aux rapports de couples haïtiens. En outre, il publie en 1995 une étude *La question raciale et raciste dans le roman québécois*. Récemment, les Éditions Balzac ont annoncé la publication d'un nouvel essai du même auteur *La femme noire dans le discours littéraire haïtien*, à paraître incessamment. Antérieurement à ces deux volumes, Gérard Étienne s'était déjà maintes fois penché sur ce sujet, en particulier dans au moins deux articles: "La femme noire dans le discours littéraire haïtien"¹¹ (du même titre que son nouveau livre) et "Écriture féodale et l'identité de la femme noire."¹² Il est bien évident que le sexuel et le racial occupent une place privilégiée dans la production littéraire de Gérard Étienne. La présente étude propose de projeter un regard sur cette préoccupation de l'écrivain et de voir comment il aborde la problématique du rapport homme / femme ou, plus précisément, Nègre / Nègresse, ainsi que l'auteur l'exprime. j'ai choisi comme exemple *Une femme muette*,¹³ roman qui illustre d'un bout à l'autre le traitement de l'objet sexuel, donc la femme, doublement victime de son sexe et de sa race.

La femme noire, devenue la "femme muette," n'est pas une madone noire, ni même un simple objet sexuel. Elle personnifie la Nègresse maltraitée, emprisonnée par son mari et condamnée par la société médicale des médecins les plus éminents de la diaspora haïtienne. Il est clair, Gérard Étienne s'en prend ici beaucoup plus à ses compatriotes haïtiens du même sexe que lui qu'à la société montréalaise. Le sexuel et le racial en question dans *Une femme muette*, font l'objet d'un règlement de comptes avec les hommes de son pays. Il dénonce l'attitude de certains Haïtiens vivant au Canada, même si le comportement d'une famille canadienne anglophone et certaines attitudes de quelques Montréalais dérangent la communauté haïtienne dépeinte dans ce roman. Dans cette oeuvre fictive on verra comment le romancier

déplace une problématique de la situation féminine du pays d'origine à celui d'adoption. En ce sens, il déterritorialise un état de choses pour en faire une réinsertion au sein d'un champ géographique autre, l'espace migratoire montréalais. Il importe de souligner que la géographie change mais que la problématique reste la même. Ainsi, lisons-nous vers le milieu du roman:

C'est une vieille histoire, vous savez, l'histoire des négresses qui se sont fendues en quatre pour nourrir leurs nègres, l'histoire des négresses méprisées qu'on laisse se vautrer dans la saleté et pourrir dans une maison pendant qu'on court la galipote. Les nègres d'Haïti n'ont pas de mémoire, n'est-ce pas? [...] Dieu seul sait les sacrifices qu'elle [Marie-Anne] a faits pour lui faire réussir des études de médecine. (113)

Une femme muette dépeint la situation de la Nègresse Marie-Anne méprisée et maltraitée que son mari Gros Zo a barricadée dans une chambre, parsemée d'objets vaudouisants, dans l'espoir qu'ils contribueraient à la précipiter vers la corde soigneusement déposée pour qu'elle se suicide. Marie-Anne "de plus en plus convaincue de sa mort prochaine" adopte une attitude de "femme vaincue" qui la fera descendre au plus bas dans son avilissement. Pendant ce temps, Gros Zo — Dr. Napoléon pour la haute société médicale — couche et découche avec les Blanches anglaises et québécoises. Si on sait le créole on peut se demander dans quelle mesure Gérard Étienne n'a pas choisi le nom Gros Zo pour ses connotations créoles, "Zo" de la contraction entre "gros" et "os," signifiant que le mari serait une sorte de bout d'os, quelque chose à jeter aux chiens. Ou bien, l'écrivain lui attribuerait-il encore tout aussi approprié, le sens de "zozo" l'équivalent de "pénis," donc l'homme vantard qui mesure sa valeur à ses prouesses sexuelles?

En représentant Marie-Anne dans son contexte de Nègresse méprisée et maltraitée par son Nègre, c'est d'un nombre important d'Haïtiennes dont il semble être question dans ce roman. La mentalité des hommes brossés à l'image de Gros Zo ne fait pas partie des hardes et des souvenirs qu'elles auraient laissés au pays. Elle les accompagne et les persécute jusqu'à leur terre d'adoption:

Cette espèce de maladie dont souffrent les mâles de son pays aurait pris la forme d'un orgueil mal placé, ou l'expression d'une lâcheté niant les années de luttes et de misères de la négresse afin de les aider à atteindre le sommet de la société. Elle était plus ou moins consciente des ravages de cette maladie. Des mortes qu'elle aura faites. Dix, vingt, des milliers de femmes peut-être, dans cette même ville, à l'esprit rongé de vermines, complètement disloquées par les microbes de cette vengeance. Ou ailleurs. Et surtout là-bas. Dans son pays de morts et de boue. De rigoles puantes et de sang. Ce pays semblable à son visage. Flasque. Lourd. (13)

La Nègresse finit par sortir de la chambre de leur maison d'Outremont après avoir perdu le sens de la parole remplacée par les cris et les beuglements, comme si elle avait assumé l'état dans lequel le Nègre la mettait, celui d'une bête qui ne peut que crier. Enfermée ensuite dans la cellule d'un hôpital de psychiatrie, avec la complicité d'un collègue, autre médecin haïtien "hypocrite" (19) de Montréal le Dr Hippolyte, elle y échappe encore une fois, pour aller traîner dans les rues, accélérant "la course devant l'emmener au fond d'elle-même" (16), poursuivant une errance semblable à celle de la Nadja de Breton. Gros Zo avait traitée Marie-Anne "de bête et d'esclave. Sans identité. Il avait dit: 'Les négresses de son genre n'ont qu'à se plier à la volonté du maître' " (17).

Ce roman porte en lui les germes des théories que Gérard Étienne va développer dans ses essais et que le Dr. Hippolyte aurait aimé imposer à Marie-Anne pour l'obliger à se soumettre à Gros Zo, en particulier, cette dialectique que le Nègre haïtien emploierait "les mêmes méthodes utilisées par le propriétaire d'esclaves pour délier la langue des noirs complices du Marronnage d'autres noirs" (21). Plus particulièrement, en dépit de la force dont la femme fait preuve, de sa présence, de sa participation active à tous les moments historiques importants d'Haïti, elle fait l'objet des descriptions les plus immondes articulées dans la littérature, sauf lorsqu'elle apparaît comme un appât sur lequel les oiseaux de proie peuvent se rassasier. Étienne explique encore dans "La femme noire dans le discours littéraire haïtien" que chaque fois qu'on devrait la lier "comme un objet-carrefour d'une énergie explosive subordonnée à la dynamique de la révolution [...] elle se retrouve placée au centre des pratiques vaudouesques avec tous les éléments qui connotent la superstition, le crime, la sorcellerie, l'horreur, la malice" (110).

Il est clair, si on a bien compris la pensée de Gérard Étienne, que le Nègre continue la dichotomie du colonisateur blanc/esclave noir lorsqu'il s'agit de broser le portrait de la Nègresse. Ceci s'applique autant chez le Nègre du pays que chez celui de la population migrante établie au Canada. Il faut reconnaître que dans la littérature écrite par les Haïtiennes, à la suite de Marie Chauvet, Lilas Desquiron, Jan J. Dominique et Yanick Lahens, la Nègresse jouit d'une image bien plus juste, celle de poteau mitan de sa société, même si l'aspect que décrit Gérard Étienne demeure tout à fait vrai dans la pratique qu'en font certains hommes, la Nègresse étant "constamment confrontée à notre castration, à notre soumission aux schèmes d'un esthétisme dont les règles visent à assassiner la femme noire." Cela serait dû, continue-t-il à expliquer dans ce même article, à une espèce de "sur -(sous) détermination des valeurs du féodal ou la mise en place des réseaux de conditionnements idéologiques qui ferment notre imaginaire aux valeurs ontologiques de la Nègresse haïtienne" (110).¹⁴

Pour en revenir à *Une femme muette*, il a fallu toute une entreprise collective de la communauté de femmes haïtiennes de Montréal pour réveiller et alerter l'entourage de Gros Zo de ses actes criminels. Leur tentative a été déjouée par les supporters de Gros Zo, eux-mêmes coupables comme lui, de la pratique de féodalisation de la femme noire. Dans la

communauté en question les femmes noires n'ont pas eu l'appui des hommes qui auraient pu les aider à gagner la guerre. Les Haïtiennes sont loin de réussir leur coup, à l'inverse des femmes noires révoltées dans *Les bouts de bois de dieu* du Sénégalais Ousmane Sembène, qui ont pris le devant de la scène pour conduire les hommes à la victoire, une victoire de femmes avec les hommes, et donc pour le bien de toute la communauté. Remarquons que six ans après *La femme muette*, la révolte des Haïtiennes dans *La Reine Soleil levée* (roman publié en 1989) se rapproche d'avantage du soulèvement des Africaines d'Ousmane Sembène, même si l'échec du rassemblement déclenché par Mathilda est évident. Gérard Étienne termine *La Reine Soleil levée* de façon à faire comprendre au lecteur que le mouvement de "la bande" de Mathilda a frappé fort, que, même en rampant sous des tas de cadavres, la militante ne se soumet pas à la force du plus fort et que sa lutte n'est pas terminée.

Il est intéressant de constater que seule une autre femme, une Québécoise, une Blanche, a pu aider Marie-Anne à retrouver la parole, grâce à l'affection et à la tendresse amicale dont elle l'entoure. Son silence étant devenue force grâce à cette amitié, la protagoniste a réussi son coup d'enfoncer le poignard dans la poitrine de Gros Zo. Seulement, ce poignard n'est pas l'objet métallique qui troue le cœur de l'homme. C'est tout simplement la force du silence, le percement du regard. Dans ce contexte, le silence prend l'importance que lui attribue régulièrement Marguerite Duras. Marie-Anne est arrivée ainsi à perforer la plaie et à récupérer et la parole et sa maison d'Outremont, deux éléments que Gros Zo lui avait enlevés. Elle a rapiécé les failles de sa mémoire morcelée, réussite dont l'aboutissement se concrétise dans le fredonnement et l'articulation d'une vieille mélodie de son pays, en langue créole. Elle a réussi, non en empruntant la piste de Gros Zo qui, pour se donner de la valeur et prendre place au sein de la haute société montréalaise, rejetait sa langue et sa terre. Marie-Anne a gardé son intégrité et ses racines, tout en s'ouvrant au souffle d'une société nouvelle et en acceptant l'amitié de la Québécoise Hélène. Alors que Gros Zo se démasque en râlant et qu'il s'affaisse et ne respire plus, Marie-Anne recouvre la parole, ses poumons s'ouvrent, elle respire et "retrouve sa mélodie antillaise:

Dambala Ouédo cé bon cé bon (bis)
l'heure m'a monté choual-la
Gain moune qua crié... (229)

Je ne pense pas que ce recours à un chant créole soit un retour conscient à la créolité.¹⁵ Sans nier la portée du rôle de la langue et de la parole qui traversent tout le roman, je serais plutôt menée à croire en une descente en soi, une tentative de se ressourcer afin de se dépasser. Retrouver la pureté de la langue, c'est lessiver tout ce qu'il y a de bassesse et recommencer, recréer. Marie-Anne a besoin de retrouver en elle la femme qu'elle fut avant l'entrée de Gros Zo dans sa vie.

La symbolique du retour aux sources dépasse ici le cadre d'une identité à la créolité. Mon

doute en ce qui concerne cette association à la créolité se base sur le principe à ne pas perdre de vue: la problématique dont il est question dans *Une femme muette*, ne diffère pas de la situation du Nègre et de la Nègresse restés au pays d'origine telle qu'elle est décrite dans d'autres romans haïtiens. Elle correspondrait à une attitude traditionnelle courante envers la femme, en vigueur chez un certain nombre d'Haïtiens, qu'ils résident à Port-au-Prince, aux Cayes, à New York ou à Montréal. Relisons *Présumée Solitude* de Michèle Cazanove publié en 1988, cinq ans après *Une femme muette* et dont la trame se déploie uniquement en Haïti. Le protagoniste Mondésir, devenu un tonton macoute reconnu pour ses méchancetés, délaisse sa femme parce qu'il croit l'avoir dépassée sur le plan socioéconomique. Parallèlement au personnage féminin de Gérard Étienne, celui de Michèle Cazanove choisit souvent de garder le silence. De ce silence se propulsent sa force, son courage, son pouvoir sur "son homme" qu'elle peut regarder dans un face à face troublant de la fin du roman où, dans le bateau en partance pour les USA, chargé à mort de "boat people," elle lui sort enfin une parole qui trouble.¹⁶ Gérard Étienne n'a fait que déterritorialiser la problématique de la femme noire pour la remettre en question sur la scène montréalaise. Il ne s'agit donc pas dans le cas de Marie-Anne de retrouver sa créolité à Montréal.

À la clôture de *Une femme muette* Marie-Anne remonte à la surface pour se situer en position diamétralement inverse de la place que son bourreau de mari lui avait attribuée. Au lieu de se suicider, elle contraint Gros Zo à son propre suicide mais sans avoir recours aux objets superstitieux qu'il lui avait imposés à l'ouverture du roman. Ces pratiques vaudouisantes utilisées pour maintenir les femmes dans un statut de subalternes n'ont plus de prise sur Marie-Anne. Elle a dépassé ce jeu, elle sait s'assumer, elle s'est "modernisée." Pendant que Gros Zo abusait de la parole pour se faire valoir, la femme suppliciée a fortement saisi la règle du jeu justement en écoutant le murmure de son silence. Par le simple pouvoir du regard émergeant d'un retour en soi, elle a pris le dessus en regardant l'homme en face. C'est Gros Zo qui se suicide, de son propre chef, en se faisant mal à la partie de son corps dont il avait été le plus fier, ce ventre dont les proportions symbolisaient sa puissance, sa supériorité sur les autres. Dorénavant, l'os et le zozo, de même que le ventre, ne valent plus rien.

Lorsque Gérard Étienne déclare à Claude Forand que ses livres "sont des cris de révolte" il se presse d'ajouter que c'est "aussi un cri d'espoir à l'intérieur du désespoir même, indiquant que [s'il] démontre l'impuissance, c'est pour l'envisager comme une impuissance créatrice" Dès lors, on comprend mieux le stratagème mis en place dans ce roman. D'ailleurs, le romancier continue d'expliquer que dans *Une femme muette*, il a "voulu dénoncer la situation de la femme noire, victime de l'homme noir trop perdu dans ses crises d'identification pour mener son combat avec elle." Il conçoit cet état de choses comme une forme de "racisme à rebours." C'est l'homme noir contre la femme noire. "Je crois, ajoute Gérard Etienne, que c'est la première fois que s'exprime dans la littérature des caraïbes ce portrait de femme noire. Plus précisément, de la répulsion de nombreux intellectuels noirs parvenus à un statut social, envers leur ethnie d'origine, dont la victime désignée est la femme noire."¹⁷ Au contraire,

mener le combat côte à côte pourrait métamorphoser l'impuissance dont parle l'auteur en force génératrice salutaire.

Gérard Étienne, pour avoir lui-même été torturé et emprisonné par les macoutes de papa Doc, le vrai Gros Zo de la scène haïtienne, redit cette injustice sexuelle et raciale dans toute son oeuvre. L'auteur arme ses personnages d'un langage fort, cru parfois, direct, rythmé au battement de la révolte intérieure, de la cadence des airs de son pays d'origine. Il n'a pas peur d'avoir recours à tous les procédés textuels qui sont aptes à communiquer à son lecteur les vibrations du révolté qu'il porte en lui et qu'il a besoin de propulser vers l'extérieur pour garder son souffle.

Il est certain qu'*Une femme muette* aurait trouvé une place privilégiée au sein des études féminines si le roman avait été écrit par une femme. Il contient les ingrédients qui font souvent l'objet de la discussion scientifique dans ces études. L'auteur étale, sans ménager les Haïtiens, les méthodes subversives que certains d'entre eux emploient pour assujettir les femmes. En même temps, il prend bien le soin de démontrer comment les Haïtiennes reprennent les brides du cheval pour ne pas se laisser mener par eux. On pense en cela à *Pluie et vent sur Télumée Miracle* de Simone Scharz-Bart. Gérard Étienne rend un hommage à la femme qui sait se dépasser, dépasser l'homme. Il est intéressant d'observer dans quelle mesure l'intégration de Marie-Anne dans le pays d'adoption se réalise de manière plus soutenue et plus profonde que celle des hommes. Elle cisèle sa place au sein d'une nouvelle société sur une base où la compréhension, le respect et l'amitié priment. La méthode adoptée par la femme, telle qu'elle est dépeinte dans *Une femme muette*, sera porteuse du germe qui pourrait donner naissance à une cohabitation pouvant conduire à une reconstruction socioculturelle. Cette stratégie est plus efficace que celle qui s'appuierait sur le modèle masculin qui découle de rapports privilégiés, de forces, de richesses matérielles, de titres recherchés et qui est représenté dans le roman par les personnages de Gros Zo, du Docteur Hippolyte et compagnie médicale. Cette voie empruntée par les hommes s'effriterait à la moindre défaillance.

Dans ce contexte, le rôle assigné à Héléne prend une importance prépondérante. La Québécoise symboliserait la part active que le pays d'accueil pourrait contribuer dans un effort collectif en vue d'une intégration allant dans les deux sens. De concert avec les Québécois, la population migrante se sentirait plus profondément impliquée dans une mouvance vers un processus constructif de métamorphose transculturelle. Sherry Simon reconnaît la portée des liens qui se sont noués entre elle et Marie-Anne. "C'est certainement, explique-t-elle, le rapport entre Héléne et Marie-Anne et leur relation difficile à la communauté haïtienne qui constitue l'élément le plus original et le plus puissant de ce roman" ajoutant qu'*Une femme muette* propose "une voie de réflexion sur l'avenir de nos communautés au Québec."¹⁸ En effet, Gérard Étienne attribue à Héléne un rôle qui lui permet de soulever la problématique de l'Haïtienne dans un contexte plus global. La Québécoise serait la porte-parole de la femme blanche en ce sens qu'elle reconnaît avoir été elle aussi victime de pareilles injustices: "Chaque coup d'oeil jeté sur l'Antillaise lui remet dans la mémoire des nuits de répugnance car elle aussi a été la

cible d'un gorille dans un combat à sens unique où elle s'est fait lacérer la peau" (150). Loin d'être une simple histoire "idyllique" (Dewitt 244), cette amitié entre Hélène et Marie-Anne se dessine, au contraire, comme porteuse d'un triple message: la nécessité d'un partage entre l'homme et la femme, entre le Blanc et le Noir, entre personnes de divers espaces géographiques. Gérard Étienne ne laisserait-il pas sous-entendre que c'est justement dans l'ouverture à l'autre que réside l'avenir de la race humaine, ou plus précisément, le succès d'une cohabitation entre société d'accueil et société migrante ou migratoire? Marie-Anne retrouve sa chanson antillaise, sa propre culture, sans complexe d'infériorité, parce que justement elle a pu embrasser celle d'une autre.

Il me plaît de terminer mon analyse en passant la parole à une voix masculine, celle de Célestin Monga, qui exprime sa perception du roman de Gérard Étienne qu'il considère comme un livre fort, un roman qui

bouscule le conformisme douillet auquel nous avaient habitués bien des écrivains antillais. Et c'est probablement l'un des meilleurs livres jamais écrits par un Haïtien sur ses compatriotes. Il peut choquer par l'agressivité de sa 'vérité', mais il interpelle nos consciences et postule une indispensable refonte des mentalités, conditions sine qua non pour sortir beaucoup d'entre nous de leur ghetto intellectuel.¹⁹

Notes

¹ (Montréal: Arcantère / PUM, 1986). Il signale plus d'un million d'Haïtiens et de descendants d'Haïtiens à l'étranger" (p. 241). L'analyse très scientifique et plus récente de Jean Jonassaint "Migration et études littéraires. Essais de théorisation d'un problème ancien aux contours nouveaux," *Journal of Canadian Studies* Vol. 31, No. 3 (Automne 1996): 9-19, mérite une lecture attentive.

² *No Longer a Family Affair: The Foreign-born Writers of French Canada* (Ottawa: Secrétariat d'État), 1986.

³ "L'effet d'exil du champ littéraire québécois." *Vice Versa* 17 (1987).

⁴ *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine* (Montréal: Boréal, 1988).

⁵ *Québec Studies* 14 (1992):7-22.

⁶ "Quinze ans après." *Dires* 8, 1 (1990), 68.

⁷ "Opus nigrum ou éloge de la douleur," *Théories Caraïbes* (Montréal: Tryptique, 1996), 31-37.

⁸ *Hebdo Campus* (Univ. de Moncton) 3 (fév. 1984): 2.

⁹ (Montréal: Nouvelle Optique, 1982) .

¹⁰ *Le Nègre crucifié* (Montréal: Éditions Francophones du Canada et Nouvelle Optique, 1974; Genève: Métropolis, 1989; Montréal: Les Éditions Balsac, coll. Autres Rives, 1994). *La pacotille* (Montréal: l'Héxagone, 1991).

¹¹ *Présence francophone* 18 (Printemps 1979): 110-126.

¹² in *Le Renouveau de la parole identitaire*. Centre d'Études Littéraires Françaises du XXe siècle (Univ. Paul Valéry / Queen's Univ.) *Cahier* 2 (1993).

¹³ (Montréal: Nouvelle Optique, 1983).

¹⁴ Il est intéressant de noter l'inverse de ce phénomène, lorsqu'il s'agit de la mulâtresse haïtienne à qui de nombreux écrivains masculins accordent une position privilégiée, ou à l'Indienne de l'Ayiti de la période précolombienne, la reine Anacaona, adorée et portée au plus haut sommet d'admiration. C'est la première reine de la Caraïbe. Elle a été abattue par les hommes de Christophe Colomb au moment du premier génocide des Indiens en Amérique. Le théâtre haïtien, ainsi que la poésie sont riches d'oeuvre dont elle fait l'objet. C'est la femme parfaite, la poétesse, chez qui on n'a d'yeux que pour les talents. Voir, entre autres, le chapitre "La femme" de Marie-Denise Shelton dans son ouvrage *Image de la société dans le roman haïtien* (Paris: L'Harmattan, 1993), 119-140.

¹⁵ Voir l'analyse de Leah D. Hewitt, "La Créolité, Haitian Style," *Penser la créolité*. Sous la direction de Maryse Condé et Madeleine Cottenet-Hage (Paris: Éditions Karthala, 1995), p. 243.

¹⁶ *Présumée Solitude ou Histoire d'une d'une paysanne haïtienne* (Paris: Juillard, 1988).

¹⁷ *Hebdo Campus*, 2.

¹⁸ "De l'exil à l'appartenance," *Spirale* (Mai 1984): 6.

¹⁹ "Comment se débarrasser d'une épouse importune, quand on est médecin, Haïtien et qu'on vit au Canada. Scènes de la vie conjugale." *Jeune Afrique* 1236 (26 septembre 1984).